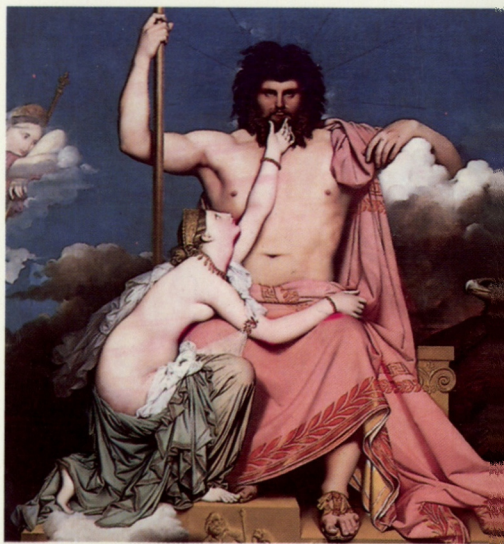


ALAIN

Les dieux
suivi de Mythes et fables
et de Préliminaires
à la mythologie



tel gallimard

Extrait de la publication

1

COLLECTION TEL

Alain

Les Dieux

suivi de

Mythes et Fables

et de

Préliminaires
à la Mythologie

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1958, pour
Les Dieux *et les* Préliminaires à la Mythologie
© *Éditions Gallimard*, 1985, pour
Mythes et Fables

Alain, de son vrai nom Émile Chartier, né en 1868 à Mortagne-au-Perche qui lui a consacré un musée Alain, est mort au Vésinet le 2 juin 1951 quelques semaines après avoir reçu le Grand Prix national des Lettres. Il mena simultanément une carrière de professeur dans cette khâgne du lycée Henri-IV qu'il rendit célèbre, et de journaliste à *La Dépêche de Rouen* puis dans les *Libres propos*, d'où il fut en tout domaine — politique, économie, éducation, science, art, religion — le témoin actif de son temps. Il compte aujourd'hui parmi les écrivains majeurs qui nous figurent notre xx^e siècle ; mais il demeure un philosophe mal connu. Le genre littéraire du *Propos*, dont il a doté la prose française, l'a fait ranger en essayiste dans la tradition de Montaigne. Mais une réflexion fondamentale qui atteint les bases de l'anthropologie se poursuit dans les œuvres originales qu'Alain compose de 1917 à 1938. *Les Dieux*, écrit dans l'été de 1933 et préparé la même année par la rédaction des *Préliminaires à la Mythologie* et par le cours public sur *Mythes et Fables*, se situe au sommet de cette trajectoire.

LES DIEUX

Dédicace
à Mme Morre-Lambelin :

Voici un livre que vous avez vu naître, non pas d'inspiration, mais d'un long travail, à mesure que j'apercevais mieux le sens des mythes, et le lien des mythes au langage. Les instituteurs syndiqués en connurent la première esquisse, dans L'École libératrice, et n'en parurent point illuminés. L'auditoire des conférences publiques du Collège Sévigné entendit des développements plus libres, plus larges, plus piquants. Enfin, et en assez peu de temps, Les Dieux revêtirent la forme qu'on trouve ici, et qui plaît par l'achèvement, toutefois en repoussant toute retouche. Et de là vient qu'étant clair en toutes ses parties, ce livre est dans son ensemble, le plus obscur de ceux que j'ai écrits.

L'introduction n'y jette aucune lumière, mais plutôt obscurcit le tout, par cette faute d'avoir dévoilé d'abord l'article de philosophie première sur lequel tout repose. Mais d'autre côté, il n'est pas sans danger de cacher les vrais principes ; et c'est par là que l'on se perd dans les détails, qui, dans un tel sujet, ont vite fait de noyer entièrement l'idée. Bref, je crois que j'ai poussé en même temps en avant deux nouveautés, l'une sur l'imagination, et à laquelle même les professionnels ne sont guère préparés ; l'autre sur le problème religieux lui-même, absolument perdu jusqu'ici dans l'histoire.

Je dois vous dire enfin, mais vous le savez, que la liaison entre la première partie, qui traite de l'enfance et des contes,

et les autres parties, n'est pas assez éclairée, je dirai même pour moi. Mais ici, j'exagère un peu. Toute la clef des religions, c'est ce vide effrayant qui se trouve derrière les métaphores ; et la crainte de ce vide s'explique premièrement par les vues naturelles à l'enfance, qui, toute notre vie, nous poussent à animer la nature. L'invisible, considéré physiologiquement, est le Dieu des Dieux, et ce n'est rien. Or cela serait inexplicable si la formation de nos premières idées relevait de l'expérience physique. Nous aurions alors cette précieuse idée qu'il n'y a pas de profondeurs dans la Nature et qu'elle est partout pareille, soit en ce qui est loin, si on en approche, soit en ce qui est près, si l'on divise et si l'on grossit. Et cette précieuse idée manque à la plupart des Physiciens. C'est donc ainsi que l'on peut expliquer la troisième dimension des métaphores, qui fait la vertu du langage. Et c'est ainsi que l'image si directe, si simple, si perçante du Grand Supplicié, n'est d'abord pour l'esprit enfant que l'apparence d'un invisible dont on s'effraie d'abord, puis dont on s'arrange, puis dont on se moque. Au lieu que l'image elle-même, on ne peut s'en moquer, ni même s'en arranger. Bref, le langage religieux est comme tout langage ; il perd bientôt sa forme expressive, et l'on s'y habitue, comme cette bonne femme que j'ai connue, qui disait qu'on était « à couteaux tirés », pour signifier qu'on était un peu brouillés. Ce dernier mot est encore plein de sens ; mais il faut faire sonner tout le langage, et alors toute la magie réelle se déploie, dont le vrai nom est poésie. Je conclus qu'il ne faudra pas moins de méditations au lecteur des Dieux qu'à l'auteur lui-même. Fassent donc les Dieux que ce papier dure longtemps.

ALAIN

Le 22 mai 1934.

INTRODUCTION

UN homme qui philosophait de la bonne manière, c'est-à-dire pour son propre salut, me vint conter un jour une vision qu'il avait eue, et qui, disait-il, lui expliquait une longue suite d'erreurs énormes, et qui sont peut-être toutes vraies. Il se trouvait donc en wagon, laissant errer ses yeux sur un paysage de collines, lorsqu'il vit sur une des pentes, et grimpant vers un village, un monstre à grosse tête, muni de puissantes ailes et qui se portait rapidement sur plusieurs paires de longues pattes; enfin de quoi effrayer. Ce n'était qu'une mouche sur la vitre. Ce court moment de l'erreur et de la croyance l'enchantait. La vérité, disait-il, nous trompe sur nous-mêmes; l'erreur nous instruit bien mieux. A son sens, toutes les visions de l'histoire pouvaient être comprises d'après cet exemple si simple, et par le bonheur d'avoir surpris notre connaissance en son premier état. Il allait vite; et au contraire je compte avancer avec une extrême lenteur dans mon redoutable sujet. Mais, parce que la méthode que je veux suivre ici est peu pratiquée, il n'est pas mauvais que j'anticipe un peu, et que je présente au lecteur, sous une forme d'abord abstraite, l'idée directrice de la présente recherche.

Nous connaissons souvent les choses à travers une vitre; et il n'est pas besoin de mouche. Par le moindre de mes mouvements, les inégalités de la vitre se promènent sur les choses comme des vagues, roulant et tordant les images; d'où je tire d'abord cet avertissement que nous voyons toujours à travers quelque vitre, et vitre mouvante. Mais laissant cette importante idée, d'après laquelle tant de déformations connues, et par exemple celle du bâton qui paraît brisé dans l'eau, sont vraies sans difficulté, je veux chercher où est ici l'imagination, ici, c'est-à-dire dans cette vitre qui déforme une

chose et l'autre selon mon mouvement, et je trouve l'imagination dans ce mouvement même. Je comprends alors que je ne vois pas seulement toutes choses comme à travers une autre vitre qui serait moi-même, mais que, de plus, les divers mouvements que je fais, soit avec intention, si j'agis, soit par émotion, si j'ai peur, ou seulement par les transports continuels de respiration et de circulation qui assurent la vie, ne cessent jamais de déformer ce que je vois, ce que j'entends, ce que je goûte, ce que je flaire, ce que je touche. Je voudrais croire que, cette fois-ci, je tiens une erreur à proprement parler; et au fond c'est par des mouvements de lui-même tout à fait intempérants, que le fou arrive à ne plus savoir ni où il est, ni ce qu'il voit, ni ce qu'il fait. Il est assez clair que nous sommes tous un peu fous en ce sens-là, et que toute sagesse consiste à éliminer autant qu'on peut cette part de soi-même dans ce qu'on connaît. Qu'on y arrive, c'est ce que montre la suite des sciences; qu'on n'y arrive pas sans peine, c'est ce que fait comprendre cet ordre de l'abstrait au concret que nous sommes forcés de suivre; ce qui est prélever, dans la masse de notre continuel ébahissement, d'abord les nombres et les distances, et puis les mouvements, et puis les effets de choc et de rencontre, et puis les combinaisons intimes que l'on nomme chimiques, qui nous amènent, par un chemin pénible, à comprendre quelque chose des mouvements de la vie, jusqu'à nous conduire enfin à nos propres passions; ce qui fait voir que la cause de nos erreurs n'avait été éliminée d'abord que provisoirement, et que les perturbations du sujet connaissant doivent finalement prendre place parmi les vérités positives. Nous en savons assez là-dessus pour affirmer que tout serait vrai, même les extravagances d'un fou, si nous savions tout.

Spinoza dit qu'il n'y a rien de positif dans l'erreur, ce qui signifie qu'en Dieu l'imagination de l'homme est toute vraie. Je désespère, pour ma part, de former jamais, à la manière de ce maître difficile à suivre, une intuition de cette sagesse des prophètes et vociférants, qui ne ferait qu'un avec la méditation du sage. Toutefois cette grande idée ne peut être écartée, quoique, à mon sens, il soit de sagesse d'en retarder l'avènement, ce qui est se promettre une doctrine de toutes les religions comme vraies, et en même temps l'ajourner autant qu'on

pourra. Si je pouvais penser les dieux en dieu et comme dieu, tous les dieux seraient vrais; mais la condition humaine est d'interroger un dieu après l'autre et une apparence après l'autre, ou, pour mieux dire, une apparition après l'autre, toujours poursuivant le vrai de l'imagination, qui n'est pas la même chose que le vrai de l'apparence. Je perçois le bâton dans l'eau comme brisé, je me garde bien de le redresser; au contraire je mesure cette déformation, j'en tire des connaissances sur l'eau et la lumière. L'arc-en-ciel aussi n'est une vision que pour celui qui ne comprend pas, ici comme en d'autres cas, la réfraction des couleurs. Ces illusions sont non pas niées mais confirmées.

La difficulté est tout autre pour cette partie de nos visions qui résulte seulement des mouvements tumultueux du corps humain et des passions qui en résultent, comme la peur ou l'espérance. Car il y a bien toujours des déformations que l'on expliquera par la physique même. L'œil fatigué voit sa propre fatigue sous forme de taches volantes; l'oreille malade mêle à tous les bruits son propre bourdonnement; plus simplement en fermant mes oreilles avec mes doigts je fais un silence qui n'est pas vrai, mais qui pourtant est vrai. Il n'y a rien dans ces cas-là d'imaginaire. Et, comme je l'ai éprouvé en poursuivant l'étude des arts, l'imagination recule toujours et se dérobe. Il n'est pas vrai que la lune semble plus grosse à l'horizon qu'au zénith. Appliquez votre mesure ici comme vous avez fait au bâton brisé, vous trouverez quelque chose de neuf, quoique bien connu, et de trop peu considéré, c'est que l'apparence de la lune est la même dans les deux cas; vous croyez la voir plus grosse, vous ne la voyez pas plus grosse. Cet exemple, bien des fois considéré, me donna de grandes vues sur nos erreurs les plus étonnantes. Il me semblait que je tenais ici à la lettre mon Spinoza; car cette erreur cette fois-ci n'est rien. Mais aussi il fallait donner congé à la physique, qui peut seulement me dire : « Ton erreur n'est pas où tu crois. » Remarquez que je pouvais m'en prendre au jugement; je suis bien loin de mépriser ce genre de recherches, qui est seulement fort difficile, et évidemment sans objet. Mais c'était manquer encore une fois l'imagination. Car il est clair que si je ne vois pas l'apparence de la lune plus grande à l'horizon qu'au zénith, du moins je crois la voir

telle, et de tout mon cœur. Est-ce donc surprise, étonnement, peut-être frayeur, à rencontrer ce pâle visage parmi des toits et des cheminées ? J'en suis persuadé. Qu'on me pardonne si je parcours longuement des exemples tout à fait ordinaires. Le sens de cette lune à l'horizon, que l'on croit voir plus grosse, et qu'on ne voit pas plus grosse, est quelque chose que je n'ai pu faire entendre encore à personne. Tous se rebutent, et quelques-uns s'irritent, peut-être par la perspective d'un grand changement en de grandes questions. J'ai maintenant tout le loisir désirable, et je compte aussi sur une foule d'autres raisons, bien plus accessibles, qui feront revenir plus d'un lecteur sur ce point de difficulté.

L'imagination est toute dans le corps humain, et consiste seulement dans les mouvements du corps humain. Tenant ferme ce principe, au moins comme instrument, je vins à considérer une autre vision qui n'est pas non plus vision, mais qui est bien plus émouvante que la lune à son lever. Le vertige nous envahit et presque nous précipite, en même temps que le précipice se creuse devant nos yeux. Mais il ne se creuse point; cela n'est pas. Les couleurs et les ombres ont toujours la même apparence; seulement nous nous sentons tomber, nous nous défendons, nous goûtons la peur; d'où cette apparence effrayante que prend le gouffre. Or cette apparence n'apparaît même pas; nous croyons qu'elle apparaît. A vrai dire, il faut faire longtemps attention aux perceptions de ce genre pour arriver à rapporter à des préparations musculaires et à des émotions vives ce que nous voudrions prendre pour un aspect visuel des choses. Le stéréoscope en donne encore un bon exemple, mais qui n'instruira aussi que par réflexion; car chacun croit d'abord qu'il voit le relief; au lieu que c'est un certain signe dans les images colorées, et qui ne ressemble nullement à un relief, qui nous alarme un peu, et qui, par le départ et le recul de notre corps, nous rend sensible la distance à parcourir, ou le menaçant relief de certains objets. Je conclus, et certainement trop vite, que la lune à l'horizon ne nous semble apparaître si grosse que par un léger mouvement de crainte ou de surprise, lequel, comme on le mesure ici avec la dernière précision, ne change nullement l'image du monde telle qu'elle résulte des jeux de la lumière et de la structure des yeux.

Il en est de même lorsque nous arrivons par jeu à voir une tête de bœuf qui rumine, ou bien un visage d'homme, dans le feuillage d'un arbre, ou lorsque nous voulons reconnaître un profil dans les lézardes d'un mur; nous n'arrivons jamais à changer la moindre chose dans ce que nous voyons. Ce changement reste purement imaginaire, entendez par là qu'il est tout dans une attitude du corps et dans une sorte de mimique, par laquelle nous nous disposons comme nous serions devant un tel objet. Mais pour achever d'éclairer ici le lecteur, s'il vient à s'intéresser à des problèmes qui sentent trop l'école, je lui conseille de méditer un peu de temps devant ce cube dont toutes les arêtes sont visibles, ou devant cet escalier, qui est dessiné dans tous les manuels, et que l'on peut percevoir à volonté par le dessous ou par le dessus, sans que les lignes tracées soient changées le moins du monde; d'où l'on comprendra que le changement que l'on éprouve alors n'est pas où on le cherche, mais plutôt dans une certaine manière d'user de l'objet auquel on pense, et qui se prépare dans notre corps, disposé autrement et remué d'autre manière. Et par cette méthode d'analyse, si bien séparée alors de nos drames réels, nous nous trouvons pourtant éclairés sur la nature des dieux. Car, ce qu'il importe de remarquer, nous comprenons que l'apparence du monde, même dans les plus vives émotions, est toujours la même et toute vraie. Par quoi nous formons, sans aucune complaisance à nous-mêmes, cette notion de l'invisible, qui est principale dans notre sujet, et sur laquelle je reviendrai plus d'une fois. Oui, nous cherchons notre propre émoi dans cette même image irréprochable où le physicien prendra ses mesures; nous demandons compte à cette image d'un intérêt démesuré, et cette image ne peut répondre. C'est de là que nous formons cette présence cachée et embusquée, et ce mystérieux envers de la chose qui nous fait croire que tout est plein d'âmes, ou, comme disait Thalès, que tout est plein de dieux. S'il l'a dit réellement, et comment il l'entendait, c'est une question que j'arrache à l'histoire, et que je veux poser pour chacun de nous et premièrement pour moi-même; car ces illusions que je disais restent aussi puissantes, au détour, que le spectacle du monde reste pur et fidèle en son apparence comme il fut toujours. Le sauvage pense mal et vise juste; et ce

contraste entre la perfection technique et la confusion des pensées doit nous conduire à écarter d'abord l'idée d'un monde trompeur, en suivant Descartes certes, Descartes qui a pris le bon chemin, mais en serrant de plus près nos passions, toujours si éloquentes. Assurément nous avons plus d'une raison de considérer les choses comme nous ferions d'une société d'hommes à notre image et à l'image de nos compagnons. La religion sort de mille sources, et ces sources chanteront toujours. J'essaierai d'expliquer de plus d'une manière que le passé n'est pas loin, et que notre enfance recommence à chaque instant. Mais le meilleur texte est toujours l'expérience la plus ordinaire, qui nous répète, autant de fois que nous voulons, que nous nous trompons et que nous ne sommes pas trompés. Les dieux refusent de paraître; et c'est par ce miracle qui ne se fait jamais que la religion se développe en temples, en statues, et en sacrifices. Mais il me faut encore mettre en avant une autre idée, dont je ne développerai pas tous les replis. Ces merveilles de la religion, qui n'apparaissent jamais, sont toutes racontées. Et sur ce sujet du langage, il s'en faut bien que tout soit dit. Quand nous parlons, soit par gestes, soit par signes, nous faisons un objet réel dans le monde; on voit le geste; on entend les mots et la chanson. Les arts ne sont qu'une écriture, qui, d'une manière ou d'une autre, fixe les mots ou les gestes, et donne corps à l'invisible. Ce n'est pas que ces nouveaux objets, poèmes ou temples, soient faits d'autre matière que le monde. Et sans doute faudra-t-il dire que cette ambiguïté du monde, qui n'est point du monde, est encore moins aisée à supposer dans les œuvres de l'art, dont le mouvement et les formes ont au contraire quelque chose de réglé et de fini qui nous détourne d'idolâtrie. Un temple grec n'a point de dedans; il annonce que son marbre n'est que du marbre; et la poésie elle-même, et surtout la musique, montrent par d'autres moyens ce même grain et ce même cristal homogène. Pur objet, et tout au-dehors; ce qui ne cesse pas de purifier nos passions; mais sans cesser aussi de les réveiller; comme si, dans ce cas remarquable, nous étions mis en demeure de revenir à nous. Et la légende, par cela seul qu'elle est invariable, soumet encore nos folles pensées à la règle de l'objet, c'est-à-dire à une sorte d'expérience. Mais, en revanche, par le retour d'une émotion

ALAIN

Les dieux

suivi de Mythes et fables
et de Préliminaires à la mythologie

Auprès de l'archéologie, science des morts, la statique de l'homme, que dresse l'œuvre maîtresse d'Alain, se découvre, cinquante ans après sa parution, comme le poème d'un vivant. Dans le temps de l'Éternelle Histoire, qui est celui de notre existence présente, c'est la permanence de l'homme que l'auteur des *Dieux* nous invite à saisir. Cette commune structure se dessine dans la succession des religions et des dieux, dont le culte s'élève de la Nature, de l'État, de l'Esprit. Là où nous serions tentés de voir les étapes, moments antérieurs et dépassés, d'une formation, nous avons à reconnaître les étages permanents de la cohabitation de l'homme avec lui-même. Théogonie et anthropogonie sont un même poème, mais disons mieux le seul poème. Les dieux sont nos vraies métaphores, et notre mythologie nous précède.

Ingres : "Jupiter et Thétis" (détail). Musée Granet, Aix-en-Provence.
Photo © G. Dagli Orti.



9 782070 702343



85-1 A 70234

Extrait de la publication

ISBN 2-07-070234-0